

Courbet : fin buveur ou gros buveur ?

Robert Chapuis

2008 - Lettres comtoises n°3, nouvelle série, déc. 2008

Gustave Courbet, le « maître peintre » comme il aimait s'appeler, était-il un vrai amateur de vin qui sait contempler le contenu de son verre, en humer les arômes, puis le déguster, en parler et partager son plaisir avec ses amis, ou un gros buveur, plus porté sur la quantité que sur la qualité, n'appréciant que le rapide passage du liquide dans le gosier et n'attendant de cette ingurgitation que l'effet euphorisant qui la suit ?

Un environnement propice pour devenir un connaisseur

En fait tout semble réuni pour que Courbet devienne amateur de bon vin. Né à Ornans en 1819, il y a vécu son enfance et revient presque chaque année dans la haute vallée de la Loue qui à l'époque compte environ 1000 hectares de vigne, dont environ 270 pour sa commune natale. Petit-fils de vigneron par sa mère, il vénère son grand-père, Jean-Antoine Oudot, propriétaire de 6 ha de vigne qui, outre ses opinions républicaines et anticléricales, a peut-être pu lui donner le goût du bon vin. Son père, Régis, possède lui aussi des vignes, même si ses propriétés consistent surtout en terres labourables et en prés, situés sur le village voisin de Flagey.

Gustave lui-même ne néglige pas la terre ; on le voit s'inquiéter d'un terrain qui est à vendre à Ornans et, de Paris, écrire à ses parents : « il faut acheter à tous prix la maison, le petit jardin le long de l'eau et les burettes, la vigne de charmont » ; entre 1849 et 1870, il se rend acquéreur de 37 parcelles de labour, de pré ou de vigne. Même au cours de son exil en Suisse, il s'inquiète des soins à donner aux vignes. Dans son célèbre Enterrement à Ornans, sur les 37 personnes dont nous connaissons les noms, huit ont à voir avec la vigne, propriétaires, vigneron ou journaliers. Le peintre se transforme à l'occasion en marchand de vin puisqu'il fait livrer du vin d'Ornans à Paris, ce qui lui procure parfois quelques déconvenues dont il fait part à ses parents : « je ne suis pas entièrement payé du vin, je n'ai encore reçu que 400 francs (...) A propos du vin, il s'est trouvé deux tonneaux qui sentaient horriblement le moisi à tel point qu'on ne pouvait boire de vin ; cependant il commence à perdre un peu ce goût. Par bonheur, il y en a un qui ne sentait rien » écrit-il à ses parents.

Il s'intéresse aussi à d'autres vins que ceux de la vallée de la Loue : en 1873, il écrit à sa famille, « vous m'avez parlé de vin de Bourgogne, j'ai acheté une feuillette de 180 bouteilles 150 f. d'un voyageur, elle était adressée à un curé depuis deux ans et était en dépôt chez Lange, il est dans notre cave c'est du vin de Beaune, vous viendrez le prendre en bouteille quand vous voudrez ».

Courbet fin buveur ?

Si tout semble pousser le peintre à devenir un connoisseur, aucun texte, à ma connaissance du moins, ne fait référence à de réelles capacités de dégustateur. Et de nombreux indices poussent même à penser le contraire. D'abord il n'est pas fidèle au vin. Il donne au contraire l'impression d'absorber tout ce qui se boit, ou presque... Il a successivement ou simultanément touché au vin, à la bière, au cidre, à la « verte » (l'absinthe), au cognac, à diverses eaux de vie, et occasionnellement au champagne. Par exemple, lorsque Maupassant va le voir à Etretat en 1869, il voit sur la cheminée de la pièce où Courbet peint, une bouteille de cidre, à côté d'un verre à moitié vide : effectivement, à cette époque « Courbet avait troqué la bière contre le cidre, dont on lui avait dit qu'il soulageait les douleurs hémorroïdales qui lui gâchaient l'existence » (M. Cl. Jalard) et, écrit-il à un ami ornanais « qui donne des selles faciles et ça peut remplacer la bière avantageusement » (M. Ragon).

Autre indice. On sait que la quantité ne va généralement pas avec la qualité ; or, le peintre apparaît souvent comme un véritable puits sans fond. Le docteur Collin qui l'assistera dans ses derniers moments affirme que, « antérieurement, il lui arrivait de boire jusqu'à 12 litres par jour ». Autre sujet d'étonnement, à la fin de sa vie, Courbet a même mêlé du lait à son vin, « suivant une coutume paysanne » comme le dit encore le docteur Collin, ce qui lui donne une très forte indigestion et ne plaide évidemment pas en faveur de sa qualité de fin buveur...

Enfin, si l'homme s'intéresse à la vigne et au vin en tant que propriétaire, curieusement ni l'une, ni l'autre n'intéressent vraiment le peintre. Parmi ses quelque neuf cents oeuvres, il n'a titré sur la vigne de la vallée qu'une seule fois : il s'agit des Vendanges à Ornans sous la Roche du Mont. On y voit au premier plan un homme en train, semble-t-il, d'égrapper le raisin sur un cuveau, à l'ombre d'un arbre imposant dont le feuillage ne laisse apercevoir que quelques pisseaux (échalas) et cache donc une large partie de la vigne ; au second plan un homme chargé de sa bouille (un hotte) monte dans les vignes chercher les raisins de vendangeurs non représentés: en somme, même ici, Courbet semble négliger la vigne et s'être intéressé plutôt aux arbres et aux rochers qui bornent le paysage. Dans Ornans et son clocher, on entr'aperçoit seulement les fines lignes parallèles des murets de vigne. Dans un tableau au titre prometteur, La vigneronne, on pourrait se croire en face d'une vraie vigneronne de la vallée, mais il s'agit en réalité d'une jeune femme dont il a fait le portrait au cours de son exil en Suisse. Et, s'il projette de peindre Un vigneron et son épouse durant l'hiver, il y renonce ; le seul tableau de cave qu'il commence, pendant son séjour outre-Jura, est terminé par son « nègre » et ami Pata. Enfin, parmi ses nombreuses natures mortes, n'apparaît qu'en deux fois une grappe de raisin. Un bon dégustateur n'aurait-il pas envie de faire partager par sa peinture les délices que lui dispense son palais ?

Courbet gros buveur ?

Si les indices donnant la preuve d'un Courbet fin buveur se lisent plutôt en creux, en revanche, ceux qui le montrent gros buveur prennent sans aucun doute un relief important. Qu'on juge sur pièce. Jeune peintre encore, mais déjà connu, ses premiers retours à Ornans sont l'occasion de joyeuses beuveries qui lui font proclamer : « il est bon de dire qu'à Ornans, il y a l'école du Boit sans soif et sans se griser, dont je suis un des représentants. Les uns cultivent la vigne et les autres boivent. Je ne sais pas lequel des deux est le plus fatigant » (Fernier et al). M. Ragon, un de ses récents biographes, confirme : « les salons de Courbet étaient les auberges et les cabarets de la région (d'Ornans) où il aimait boire de la bière et chanter jusqu'à l'aube, et ses perpétuelles saouleries se compliquaient parfois d'homériques batailles ». A Paris, il est un des piliers de la brasserie Andler où se retrouvent écrivains et artistes plus ou moins marginaux et où il s'attarde plus que d'autres.

Cependant, Th. Sylvestre, son premier biographe, le voit, en 1853 encore, « tempérant non de langue, mais de gosier, et relativement correct, quoique déjà très estaminier, très noctambule » (M. Ragon). Puis les références à ses excès de boisson s'intensifient. M.Cl Jalard, un autre récent biographe, le décrit, vers la quarantaine peut-être : « barbu, ventripotent et bretelles rabattues, carcasse vigoureuse et d'un accent (comtois) assourdissant, mangeur insatiable, champion des buveurs de bière et des leveurs de chopines ». M. Ragon constate que, en 1860, « ses excès de boisson et de nourriture altèrent singulièrement sa beauté physique. L'embonpoint qui le perdra devient menaçant ».

Lors d'un séjour en Saintonge, « il étonne par sa faculté d'absorber des litres de bière d'Alsace que Baudry (son hôte) commandait par baril pour satisfaire son invité ». Au cours de ce même séjour, comme Courbet « se vantait de pouvoir boire impunément n'importe quoi sans perdre son aplomb et la tête », on complota de le faire mentir et de le saouler. Mais « en peu de temps, il absorba trois bouteilles de bordeaux, deux bouteilles de bourgogne, puis un bol de café dans lequel il versa une demi-bouteille de fine champagne. (...). Après le dessert, il alluma sa pipe et recommença à engloutir café, eaux de vie, vin de Bourgogne » (M. Ragon).

Le peintre a également le goût de la compétition. Alors qu'il se trouve à Munich, il réussit à « triompher, dans un concours de bière étalé sur quatre jours, d'une soixantaine de concurrents évacués ivres morts », challengers pourtant spécialisés dans ce genre de joute ! En 1872, au sortir de l'emprisonnement auquel il a été condamné pour avoir contribué à la démolition de la colonne Vendôme, donc après six mois qui l'ont opportunément amaigri (« je suis mince comme le jour de ma première communion » écrit-il), et après un séjour en clinique qui l'a requinqué, il rejoint Ornans où, l'ambiance et la canicule aidant, « à nouveau il force sur le vin puis l'eau de vie, et son foie s'en ressent » (M. Cl. Jalard).

A la fin de sa vie encore, il se livre à des excès qui lui seront fatals. Il séjourne alors dans un pays de vigneron, à la Tour-de-Peilz, vers Lausanne, où il s'est réfugié ; malgré quelques alertes précédentes il boit plus que jamais. La bière lui étant interdite, il se met au fendant vaudois, au cognac que Baudry lui expédie par bonbonne de cinquante-deux litres et à la « charmante » (l'absinthe suisse) dans laquelle, n'aimant pas l'eau, il verse du vin blanc ! Il retrouve ici aussi le goût de la compétition : selon un Suisse qui l'a connu lors de son exil, « quelqu'un buvait-il beaucoup, il voulait boire davantage et ne se retirait qu'après avoir bu plus que tout le monde ».

L'hydropisie dont il est atteint, consécutive d'une cirrhose du foie, devient alors critique. Sa taille s'arrondit (1,48 m de tour de taille alors que lui-même ne mesure que 1,68 m) au point que, lors de son retour de la Chaux-de-Fonds où il se fait soigner par un docteur charlatan, il est si gros qu'il ne peut passer par une portière de train normale et qu'on le fait monter dans un wagon de marchandises ... Pour évacuer le trop plein de liquide que contient son énorme ventre, on décide de le ponctionner : 20 litres vont s'en épancher. Insatiable pourtant, Courbet aimerait bien que, chaque jour, « on lui retire quelques litres avant d'aller au café » ; selon le médecin, « sur la fin, il buvait encore 2,5 litres de liquide par jour ». Finalement l'hydropisie l'emportera le jour de la Saint-Sylvestre 1877. Le même docteur Collin conclut : « Courbet, cela est incontestable, avait aidé à son mal par des absorptions effrénées de boisson ».

La conclusion s'impose, l'homme était avant tout un gros buveur, plutôt qu'un fin buveur. Ce qui n'enlève rien aux qualités du peintre. Comme le dit si justement B. Foucart : « en fait, le plus important dans la biographie de Courbet, ce sont ses tableaux ».

Bibliographie

Bajou V., Courbet, Société Nouvelle Adam Biro, Paris, 2003

Courthion P., Courbet, raconté par lui-même et par ses amis, ses écrits, ses contemporains, sa postérité, 2 t., éd. P. Cailler, 1948, 1950

Fernier J.J., Le Nouëne P., Mayaud J.L., Courbet et Ornans, éd. Herscher, 1989

Foucart B., G. Courbet, Flammarion, Paris, 1977

Jalard M.Cl., Le tombeau de Gustave Courbet ou l'enchantement du réel, éd. du Rocher, Monaco, 2005

Mayaud J.L., Courbet, L'enterrement à Ornans, éd. La boutique de l'Histoire, Paris, 1999

Musée Courbet, Exposition Gustave Courbet, Ornans, 2001

Ragon M., Gustave Courbet, peintre de la liberté, Fayard, Paris, 2004